



Etre chirurgien au début du XIVème siècle, ou les difficultés d'un intermédiaire

Marie-Christine Pouchelle

► **To cite this version:**

Marie-Christine Pouchelle. Etre chirurgien au début du XIVème siècle, ou les difficultés d'un intermédiaire. Centre méridional d'histoire sociale, des mentalités et des cultures. Les intermédiaires culturels, Jun 1978, Aix-En-Provence, France. Publications Université de Provence, pp.113-125, 1978. <halshs-00445738>

HAL Id: halshs-00445738

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00445738>

Submitted on 11 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etre chirurgien au début du XIVème siècle, ou les difficultés d'un intermédiaire

Marie-Christine Pouchelle

**Directeur de recherche au CNRS
Centre Edgar Morin
IIAC UMR8177 CNRS/EHESS**

Résumé

En ce début du XIVème siècle, environ un siècle après la fondation de la Faculté de Médecine de Paris, il y a en France plusieurs sortes de thérapeutes : les médecins, diplômés de la faculté, et donc clercs appartenant à l'Université, gardiens exclusifs et jaloux du savoir des antiques. De tendance philosophique et théorique, ils visent surtout, en ce qui concerne la thérapeutique, à rétablir l'équilibre humoral en jouant sur l'alchimie interne du corps (régime alimentaire, administration de laxatifs, potions, etc.). Les barbiers sont alors les parents pauvres de la chirurgie. En majorité illettrés méprisés par les chirurgiens, ils sont censés ne pratiquer que la petite chirurgie (pansement des plaies, saignées, etc.). Les chirurgiens, moins nombreux mais presque aussi illettrés, tiennent le haut du pavé pour tout ce qui regarde l'intervention manuelle sur le corps. Par la suite, coïncés entre les exigences des médecins et les revendications des barbiers, ayant fini par dédaigner à leur tour la pratique manuelle sans être pour autant reconnus par les médecins comme des égaux, ils devaient disparaître, au profit des barbiers, devenus "barbiers-chirurgiens". Unifier les préceptes médicaux des auteurs (Galien, Avicenne en particulier) les pratiques du vulgaire et le savoir des modernes, telle est la gageure que Mondeville tente dans les années 1306-1320 lorsqu'il écrit sa Chirurgie. Creuset où l'homme de l'art cherche à fondre ensemble des principes différents et parfois contraires, ce traité nous permet de voir comment, à l'aube du savoir dit scientifique, le savant joue de facto (et sans doute le joue-t-il encore aujourd'hui dans une certaine mesure) un rôle d'intermédiaire culturel.

Références de citation[§]

Pouchelle Marie-Christine, 1978, « Etre chirurgien au début du XIVème siècle, ou les difficultés d'un intermédiaire », Les intermédiaires culturels [Actes du Colloque du Centre méridional d'histoire sociale, des mentalités et des cultures, Université de Provence, juin 1978], Aix-en-Provence, Publications Université de Provence : 113-125 [Fac-similé 2010-01-11, Open Access Archives ouvertes OAI halshs-00445738 oai:halshs.archives-ouvertes.fr:halshs-00445738_v1 <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00445738/fr/>]

Marie-Christine.Pouchelle@ehess.fr

<http://www.iiac.cnrs.fr/cetsah/spip.php?article65>

Marie-Christine Pouchelle: Open Acces – Archives ouvertes

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/aut/Marie-Christine+Pouchelle/>

Marie-Christine Pouchelle : Scientific commons

http://en.scientificcommons.org/marie-christine_pouchelle

[§] Ne pas oublier de citer la source OAI du document pour permettre à vos lecteurs de retrouver le document en libre accès. Inutile de signaler la date de consultation, puisque les dépôts en OAI sur HAL sont pérennes, par contre, citer la date de mise à disposition en accès libre de l'article.

Archives ouvertes du IIAC UMR8177 en contribution scientifique directe

<http://hal.archives-ouvertes.fr/AO-IIAC>

les intermédiaires culturels

Actes du Colloque du Centre Meridional
d'Histoire Sociale, des Mentalités
et des Cultures . 1978

PUBLICATIONS
UNIVERSITE DE PROVENCE
29, Av. Robert Schuman
13621 Aix-en-Provence

75006 Paris
7, Quai Malakoff
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
DIFFUSION

ÊTRE CHIRURGIEN AU DÉBUT DU XIVÈME SIÈCLE, OU
LES DIFFICULTÉS D'UN INTERMÉDIAIRE

par

M.C. POUCHELLE (Paris)

Unifier les préceptes médicaux des auctores (Galien, Avicenne en particulier) les pratiques du vulgaire et le savoir des modernes, telle est la gageure que Mondeville tente dans les années 1306-1320 lorsqu'il écrit sa Chirurgie (1-2). Creuset où l'homme de l'art cherche à fondre ensemble des principes différents et parfois contraires, ce traité nous permet de voir comment, à l'aube du savoir dit scientifique, le savant joue de facto (et sans doute le joue-t-il encore aujourd'hui dans une certaine mesure) un rôle d'intermédiaire culturel.

Mondeville occupe par surcroît une position particulière, de ce point de vue ; en effet, en dehors de la visée totalisante qui le pousse à composer une Somme, il a pour intention explicite de réunir à nouveau la pratique et la théorie, la chirurgie et la médecine... à une époque où intellectuels et travailleurs manuels s'éloignent de plus en plus les uns des autres et où s'accroît le divorce entre prescripteurs de potion et virtuoses de la lancette. Lui-même est un des derniers médecins-chirurgiens du moyen-âge. Il est en l'occur-

rence l'intermédiaire non pas entre deux cultures à proprement parler, mais entre deux mentalités, deux rapports au corps et au savoir bien différents ; on verra la fécondité de sa position sur le plan de la thérapeutique.

Ses efforts ne devaient pas être finalement couronnés de succès, bien qu'il ait employé tous ses talents de pédagogue pour convaincre ses élèves de le suivre. Pas plus qu'il n'a réussi à introduire véritablement en France la méthode d'asepsie et de dessiccation des plaies qu'il avait empruntée aux praticiens de l'école de Bologne. Dans quelle mesure parvient-il même à faire un tout cohérent des enseignements et des recettes qu'il a glanés un peu partout auprès des anciens comme des modernes, des savants comme des illettrés ? Tient-il même vraiment à intégrer les procédés empiriques en usage chez les rustici à l'édifice rassurant du savoir raisonné ? Parmi les questions que suscitent son ouvrage, ce ne sont pas les moindres.

LE DOUBLE STATUT DE MEDECIN ET DE CHIRURGIEN, OU DES CONDITIONS PROPICES A L'INNOVATION

En ce début du XIV^{ème} siècle, environ un siècle après la fondation de la Faculté de Médecine de Paris, il y a en France plusieurs sortes de thérapeutes : les médecins, diplômés de la faculté, et donc clercs appartenant à l'Université, gardiens exclusifs et jaloux du savoir des antiqui. De tendance philosophique et théoricienne, ils visent surtout, en ce qui concerne la thérapeutique, à rétablir l'équilibre humoral en jouant sur l'alchimie interne du corps (régime alimentaire, administration de laxatifs, potions, etc.). Les barbiers sont alors les parents pauvres de la chirurgie. En majorité illettrés méprisés par les chirurgiens, ils sont censés ne pratiquer que la petite chirurgie (pansement des plaies, saignées, etc.). Les chirurgiens, moins nombreux mais presque aussi illettrés, tiennent le haut du pavé pour tout ce qui regarde l'intervention manuelle sur le corps. Par la suite, coïncés entre les exigences des médecins et les revendications des barbiers, ayant fini par dédaigner à leur tour la pratique manuelle sans être pour autant reconnus par les médecins comme des égaux, ils devaient disparaître, au profit des barbiers, devenus "barbiers-chirurgiens".

Mondeville, clerc, médecin diplômé de la faculté, ayant lui-même enseigné la médecine en l'Etude de Montpellier, visiblement passionné par le côté démiurgique de la chirurgie et l'habileté pratique que requiert son exercice, insiste dans sa Chirurgie sur la prééminence de la chirurgie sur la médecine, et en cela il fait figure, en quelque sorte, de cas aberrant, compte tenu du contexte que je viens d'évoquer :

"La chirurgie est plus nécessaire que la médecine (...) parce qu'elle vient au secours de quelques-uns, dès l'instant de leur naissance, de ceux par exemple, qui viennent au monde sans anus, sans vulve, sans voie de sortie pour l'urine. Elle est plus noble que la médecine car elle enlève en effet les excroissances les plus honteuses (...) Et encore, Dieu lui-même fut chirurgien-praticien, lorsque du limon de la terre il forma le premier homme, et que de ses côtes il fit Eve (...), mais nulle part il n'est écrit qu'il ait tâté le pouls des malades, ou examiné leurs déjections ou leurs urines".

c'est-à-dire qu'il se soit comporté en médecin.

En fait le maître récuse l'opposition existant entre la médecine et la chirurgie ; grosso modo, cette opposition recoupe alors celles qui existe entre la théorie et la pratique, le savant et le rustique, le clerc et le laïque, le lettré et l'illettré. Or si Mondeville conteste avec vigueur le bien-fondé des premières oppositions, il est plus que partisan des trois dernières, en homme soucieux de conserver au savant son prestige et son privilège, et c'est au nom même de la science et de l'art de l'élite qu'il tente d'unir la médecine et la chirurgie, en même temps que la théorie et la pratique.

"La chirurgie ne consiste pas toute entière dans l'opération manuelle, elle est surtout une science théorique, partie que ne peut connaître aucun laïque pur. Et encore, plus on est instruit dans la théorie, plus l'esprit est exercé et mieux on comprend et l'on saisit la manière d'opérer manuellement".

Cette dernière alliance s'énonce aussi, dans la Chirurgie, comme une coopération entre la raison et l'expérience. L'accent que met Mondeville sur la nécessité de cette expérience - comprise non pas comme expérimentation systématique mais comme observation menée au fil de la pratique quotidienne - cet accent s'accompagne d'une réhabilitation des sens comme instru-

ments de connaissance, et de la prise d'une certaine distance à l'égard des dénominations nosographiques et des dogmes médicaux anciens (3).

Sa relative indépendance à l'égard des a priori théoriques savants permet ainsi à Mondeville de mettre en question certains des axiomes fondamentaux de la médecine et de la chirurgie, et de découvrir des méthodes thérapeutiques nouvelles (cf. la ligature artérielle, qui se substitue avantageusement à la cautérisation). Est aussi pour quelque chose dans son ouverture d'esprit l'ingéniosité inventive qu'exige la pratique d'un chirurgien opérant dans les conditions précaires des campagnes militaires et aux prises avec les blessures toujours nouvelles occasionnées par un armement en pleine évolution. Dans ce contexte Mondeville se comporte comme un bricoleur (cf. Lévi-Strauss, La pensée sauvage), dans le domaine de la pratique comme dans celui des représentations et des idées.

Cette disponibilité de l'imagination amène Mondeville, non seulement à insister sur la nécessité de l'innovation mais aussi à adopter lui-même, au grand scandale de ses contemporains, savants ou non, une technique thérapeutique fondée sur l'asepsie et la dessiccation des plaies (au moyen de vin chaud en particulier) qu'il a empruntée aux médecins-chirurgiens de l'école de Bologne, Hugues de Lucques et Théodoric (4).

Or, même si c'est au fond sa pratique chirurgicale concrète qui l'a amené à utiliser cette démarche thérapeutique, c'est seulement parce qu'il jouit d'un statut de lettré, de théoricien, parce que sa formation savante lui permet de justifier son choix dans le langage même de ses opposants, et parce qu'il est protégé en haut lieu qu'il parvient à imposer ce procédé :

"Il est bien périlleux pour un chirurgien peu célèbre d'opérer dans un cas donné, autrement que ne font d'habitude les autres chirurgiens (...). Il en fut ainsi pour le traitement des plaies selon la méthode de Théodoric. Maître Jean Pitard et moi, qui avons les premiers apporté cette méthode en France, et l'avons employée les premiers à Paris, dans le traitement des blessures et dans plusieurs campagnes de guerre, contre la volonté et l'avis de tous, en particulier des médecins, nous avons enduré bien des dédains et des paroles honteuses de la part du peuple, et de la part de nos confrères, les chirurgiens, bien des menaces et des périls. De certaines personnes et des médecins, tous les jours et à chaque nouveau traitement, nous

avons supporté des discussions et des paroles si violentes, qu'à demi vaincus et fatigués de tant d'opposition nous avons presque renoncé à ce traitement, et nous l'eussions complètement abandonné (...) si nous n'avions pas été forts en la foi (c'est-à-dire en notre art) renommés auprès du roi, médecins royaux et quelque peu lettrés".

Renoncer à faire suppurer les plaies était en effet révolutionnaire, et Mondeville disparu, il semble que ce principe ait été abandonné par la majorité de ses contemporains, parce qu'il ne s'intégrait pas à leurs cadres de référence idéologiques et symboliques, et parce qu'il représentait un trop grand changement par rapport à la tradition thérapeutique.

Son double statut de médecin et de chirurgien, de théoricien et de praticien amène ainsi Mondeville à donner à l'efficacité thérapeutique le primat sur la tradition. Il faisait en cela, à la suite de Jean Pitard, office d'intermédiaire culturelle entre les thérapeutes bolonais au pragmatisme novateur et les tenants français de la tradition salernitaine, médecins savants comme gens du peuple (5).

Que sa tentative se soit, du moins en ce qui concerne le contenu de sa démarche, soldée par un échec nous montre que, pour que l'intermédiaire puisse véritablement servir de courroie de transmission entre deux cultures, encore faut-il que les représentations qu'il véhicule soient assimilables par la culture "réceptrice". C'est-à-dire que les emprunts culturels sont des phénomènes actifs et non passifs.

Enfin, constatant, à cette occasion, que le "savant" et le "populaire" ont partie liée contre l'innovation, on peut se demander s'il ne faudrait pas, dans le domaine de l'histoire des savoirs médicaux, plutôt parler d'opposition entre savoir traditionnel (véhiculé par la Fac de Médecine comme par les "illettrés") et savoir "moderne" (caractérisé par l'ouverture et la découverte) plutôt que d'opposition entre celui de l'élite et celui du peuple. Dans la partie qui suit, on examinera quel rapport Mondeville entretient avec le savoir "populaire", et quel contenu on peut donner à ce dernier qualificatif.

SUR LA NATURE DU "POPULAIRE" ET SON UTILISATION PAR MONDEVILLE

La Chirurgie se présente comme une Somme systématique des connaissances médico-chirurgicales alors disponibles : il ne s'agit pas d'une simple compilation mais d'une tentative de rassemblement, dans un tout cohérent, du legs des anciens, des découvertes modernes, des recettes glanées ici et là dans les Pratiques, recueillies auprès de divers praticiens ou même de gens du commun. Pour organiser tout cela, un fil conducteur : l'efficacité thérapeutique. Armé de la raison et de l'expérience Mondeville examine du même oeil critique les ouvrages des auteurs ("aux préceptes de nos maîtres j'ajoute parfois, ou retranche (...) ou je (les) transpose") comme les procédés thérapeutiques employés autour de lui par les illétrés. Ces derniers, du reste, comme nous l'avons déjà signalé rapidement plus haut, sont profondément attachés au savoir des autorités médicales anciennes, au grand dépit de Mondeville :

"peut-être labourons-nous du sable en essayant de détourner tous les illettrés, tant le vulgaire que les princes, de la confiance qu'ils accordent aux anciens. Au contraire, plus ils sont anciens, plus on a foi en eux et on se remet audacieusement à eux" (6).

Dans cette perspective l'opposition du "savant" au "populaire" n'a guère de sens car, d'un côté on trouve des esprits hardis minoritaires, comme Mondeville, et de l'autre les conservateurs, largement majoritaires, qui sont aussi bien des savants lettrés que des petites gens de culture orale. En fait Mondeville est l'une des nombreuses charnières qui vont permettre le lent passage d'une culture de type traditionnel, culture à laquelle des ancêtres mythiques inégalables (Aristote, Galien, etc.) étaient censés avoir légué le Savoir, et où les possibilités d'innovation étaient restreintes, à une culture moderne fondée sur l'idée du progrès scientifique.

Si je conserve encore le terme de "populaire", c'est que Mondeville lui-même ne cesse pas de parler des attitudes et des croyances du peuple, du vulgaire, c'est-à-dire, nous l'avons vu, des nobles comme des hommes de "petit état", de tous ceux qui sont illettrés et même qui, tout en étant clercs, ne sont pas médecins.

En raison de sa pratique quotidienne tant à Paris qu'aux hasards des déplacements de l'armée royale et de son intérêt patent pour tout ce qui, d'une manière générale, l'entoure, il connaît bien, en effet, les moeurs communes en matière de thérapeutique (7).

Très fréquentes sont les citations qu'il fait des appellations vulgaires dans sa Chirurgie. Ainsi dit-il de l'herpès qu'on l'appelle

"communément loup ou cancer ou érysipèle rongean ; en France mal de Notre-Dame, en Italie et en Bourgogne, mal de Saint Antoine, en Normandie mal de Saint Laurent".

Il lui arrive non moins souvent de citer les thérapeutiques "employées ordinairement par le peuple chez nous" (cunae communes vulgaliū apud nos), utilisées par les femmes "simples", par les paysans. Il mentionne l'habitude qu'ont les enfants de sucer l'ortie blanche "à saveur douce" et qu'on appelle "archangélique", et la façon dont les femmes prennent soin de leur corps, certaines pratiquant ce qu'on appellerait aujourd'hui un peeling (8), d'autres, de Montpellier, portant des sortes de soutien-gorge. Il sait comment parlent et exercent les chirurgiens illettrés qu'il méprise, il prête l'oreille à ce que racontent les herboristes, tels ceux de Montpellier qui disent que "l'ache est une espèce de pied de corbeau", à ce que prétendent les praticiens ordinaires (dixit mihi quidam practius), ne craignant pas, à l'occasion, de mettre sur un même plan les préceptes des anciens et les procédés qu'il tient des quidam de passage (9).

Ce qu'il a ainsi appris, il le rapporte quelquefois longuement, dans son ouvrage. Mais, comment en parle-t-il ?

Tout ce qui relève du domaine religieux (pratiques de dévotion adressées aux saints guérisseurs en particulier) excite son ironie et son indignation. Aux guérisons survenant à la suite de pèlerinages, il trouve des causes absolument naturelles que les positivistes n'auraient pas démenties : s'attaquant à la crédulité sans raison et à l'erreur du peuple, il rapporte que :

"Le vulgaire prétend et croit qu'avant la béatification de saint Eloi cette maladie n'existait pas, ce qui est faux (...). Si ce que le peuple dit était vrai, il eût mieux valu pour nous que ce saint n'eût pas existé, plutôt que cette nouvelle maladie se déclarât à la suite de sa béatification.

La fistule a reçu à l'origine le nom de "mal de saint-Eloi" parce que, à l'époque de la béatification de ce saint plusieurs personnes qui se rendirent à son tombeau furent guéries de plusieurs maladies. Comme le plus souvent, le mal en question provient d'humeurs froides,

crues et non digérées, par le fait du pèlerinage les dites humeurs étaient consommées, et ceux qui souffraient de ce mal guérissaient en plus grand nombre que les autres ; c'est pour cela qu'on lui a donné cette dénomination, non que ce saint eût plus de puissance pour guérir cette maladie que d'autres, non plus qu'un autre saint."

Vis à vis des représentations et des pratiques extra-médicales non inscrites (du moins à première vue) dans un contexte religieux, Mondeville a une attitude diversifiée. Outre les jugements de valeurs positifs ou souvent négatifs qu'il porte sur les thérapeutiques utilisées par le peuple, il lui arrive assez fréquemment d'en citer sans faire aucun commentaire, en mentionnant seulement leur origine, de sorte qu'on ne sait pas s'il les mentionne pour mémoire, pour créer un effet de contraste avec les procédés qu'il emploie lui-même, ou encore pour les inclure réellement au nombre des techniques médicales possibles.

En fait, plus que de leur provenance, c'est de leur caractère rationnel, artificiel ou au contraire empirique que, Mondeville se soucie surtout. Par procédés rationnels ou artificiels il entend ceux dont il sait (en principe) pourquoi et dans quelles conditions ils opèrent, dont l'efficacité est interprétable dans le système de représentations de la médecine. C'est pour Mondeville un équivalent de ce que nous appellerions aujourd'hui "scientifique".

En revanche il qualifie d'empiriques les remèdes dont l'action est incompréhensible dans les termes du langage médico-chirurgical. Or, bien que ces remèdes empiriques puissent, en raison de leur efficacité, constituer parfois un ultime recours pour des médecins dont l'arsenal thérapeutique s'est révélé impuissant devant la maladie, bien qu'ils puissent figurer dans les ouvrages des auteurs et qu'ils ne soient pas explicitement associés par Mondeville aux pratiques du vulgus, je crois qu'on peut, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse provisoire, considérer que l'empirique est pour Mondeville lié au "populaire". Il est en tous cas explicitement associé à l'ignorance :

"Beaucoup de choses qui sont tenues pour empiriques par certaines gens quand ils n'en voient pas la raison (...) sont tenues pour artificielles par d'autres qui découvrent leurs raisons (...). D'où il ressort que les ignorants croient et jugent que beaucoup plus de choses se font par une cause toute spécifique que les savants".

Etre savant c'est donc connaître la rationalité des choses, en éliminer le magique et le surnaturel (la cause spécifique), quitte à se l'approprier.

Nous avons déjà plus haut rencontré un exemple du scepticisme de notre médecin-chirurgien à l'égard des guérisons miraculeuses opérées par les saints. L'efficacité inattendue, pour le médecin, de certains remèdes empiriques qui :

"appliqués dans certains cas désespérés dans lesquels tous les remèdes des médecins font défaut, opèrent des cures incroyables".

lui donne l'occasion de faire preuve maintenant d'une sorte de positivisme psychologique ; il réduit en effet l'action de ces médicaments - qu'il met sur le même plan que celle des incantations, conjurations, sortilèges et maléfiques - à un effet "placebo" avant la lettre : ces choses n'ont par elles-mêmes aucun effet, mais elles peuvent amener la guérison parce que :

"Si l'esprit humain croit qu'une chose, qui en elle-même ne lui est d'aucun secours, lui est utile, il arrive que par la seule imagination cette chose aide le corps".

La crédulité assignée au peuple se double ainsi de la disponibilité des corps si facilement abusés, l'intervention médicale prenant, elle, dans ces conditions une allure magique, pour la plus grande satisfaction de ceux qui la pratiquent, à savoir les médecins et les chirurgiens savants.

En réalité la frontière qui sépare l'empirique et l'artificiel est des plus mouvantes, puisque ce qui les distingue c'est moins la nature même des moyens thérapeutiques que leur statut, à l'intérieur ou à l'extérieur de la rationalité savante. Ceci est confirmé par la façon dont Mondeville qualifie tantôt de rationnels tantôt d'empiriques, des procédés tout à fait analogues dans leur principe, et à la façon dont il intègre à sa chirurgie certains remèdes empiriques en excluant d'autres, qui semblent pourtant être de même nature.

Du coup il apparaît que ce qui fait la différence entre la médecine des "ignorants" et celle des "savants" c'est parfois moins une différence de contenu que la systématisation entreprise par les seconds.

On voit ainsi que Mondeville est d'une part capable d'adopter certaines pratiques thérapeutiques populaires ou

empiriques en raison de leur efficacité, mais qu'il est d'autre part surtout soucieux de séparer nettement le savoir du médecin-chirurgien lettré de celui des rustici. L'un des moyens dont il se sert, dans ce but, c'est de nier l'action matérielle des remèdes empiriques et de poser les remèdes rationnels prescrits par les médecins comme étant les seuls susceptibles d'une action directe sur le corps. C'est une façon de mesurer le réel à l'aune de la médecine, qui devait faire long feu. Un autre moyen est d'éliminer de ses conceptions le religieux, le surnaturel et le magique, et de chercher dans tout phénomène des causes naturelles et conformes à la "raison".

Mondeville, cependant, ne se rend pas compte qu'il se rapproche ainsi "dangereusement" pourrait-on dire, des représentations du peuple. D'abord, sa distinction entre le rationnel et l'empirique apparaît comme une version de la distinction que les gens du peuple font alors entre les maladies dont la cause est manifeste et extérieure au corps, et les maladies "sans cause" attribuées aux sorts ou à l'intervention divine.

Ensuite, si, par exemple, il refuse d'ajouter foi :

"aux écrits ou aux documents suivant lesquels quiconque se fera saigner tel jour, tel mois, avant tel terme mourra".

en disant que "le ciel n'a pas une influence aussi générale, aussi fixe et déterminée", il ne nie pas l'existence d'une influence astrale sur le corps humain et recommande de tenir compte de la position de la lune quand on pratique une saignée.

Il demeure très imprégné des représentations communes et il joue là le rôle d'un "intermédiaire-culturel-malgré-lui". Du reste, à l'époque la partie était loin d'être jouée, entre les tenants du savoir officiel et les "ignorants" : par exemple, si les médecins ne se font pas faute d'intenter des procès aux thérapeutes illégaux dès le XIII^e siècle, ces derniers les surpassent de loin en nombre et surtout bien souvent en réputation auprès du vulgaire : Mondeville lui-même est parfois obligé, de gré ou de force, de composer avec certaines croyances et d'en observer quelques-unes, pour ne pas s'attirer l'hostilité de ses patients ou de leur entourage :

"Certains prétendent qu'aux jours égyptiques du calendrier, il ne faut pas faire de saignée ; mais ceci ne paraît pas rationnel pour cinq raisons ; (suit la démonstration

tration en cinq points). Si toutefois celui qui doit être saigné ou si quelqu'un d'autre fait mention de ces jours comme étant suspects, avant que la saignée ait eu lieu, on la différera (...) parce que (...) s'il arrivait par hasard quelque chose dans la saignée, on l'imputerait à la négligence du médecin qui sciemment aurait permis ou fait la saignée dans un pareil jour".

- () -

Il reste à remarquer que Mondeville, charnière entre une culture traditionnelle et un monde nouveau, était pour ainsi dire né trop tôt, tout en appartenant à une espèce en voie de disparition : celle des médecins-chirurgiens. Trente ans après sa mort son successeur, Guy de Chauliac, porte encore le titre de médecin-chirurgien mais il dédaigne la pratique manuelle et, plus théoricien, plus éloigné des représentations du vulgus il devait reprocher à Mondeville d'avoir trop participé des croyances de ses contemporains. Il devait être en partie l'artisan de l'oubli dans lequel tomba ensuite, pour de longs siècles, Henri de Mondeville.

- () -

NOTES

- 1.2. On excusera ce qu'il y a d'inachevé ou de mal dégrossi dans ce texte qu'il faut considérer comme un document de travail seulement propre à engager la discussion. Pour une analyse détaillé des positions de Mondeville dans M.C. Pouchelle, Savoir médical et symbolique corporelle au début du XIVème siècle, Henri de Mondeville, thèse de 3ème cycle, Paris X - Nanterre, soutenance automne 1980. Une édition française de la Chirurgie a été publiée en 1893 par Nicaise, à Paris. J. Page1 en avait édité, à Liepzig en 1892, le texte latin.
3. Certaines contradictions entre autorités médicales ont d'ailleurs amené Mondeville à faire confiance, en dernier ressort, à sa propre raison et à son expérience, plutôt que de se réfugier, comme il le fait parfois, dans de tortueuses exégèses visant à les réconcilier (ce qui est un exercice classique de la scolastique). Ainsi, après avoir constaté que, sur le chapitre de la dartre et de l'impétigo, les auteurs grecs comme Hippocrate et Galien, les Arabes comme Avicenne, Razès, Sérapion et les praticiens latins comme les salernitains se contredisent les uns les autres, il décide que "ce sujet étant litigieux et obscur" il procédera "d'après l'observation (sensibiliter) et grosso modo, pour être plus facilement compris, quoique cela ne soit pas en accord avec les auteurs et avec les praticiens".
4. Traditionnellement on s'employait à faire suppurer toute plaie, car on pensait que la formation de pus louable, purgeant le corps de ses superfluités, favoriserait la guérison.

5. Dans un Occident médiéval unifié par la culture chrétienne latine, la question des intermédiaires culturels entre les royaumes se pose d'une manière particulière, d'autant que les hommes de savoir se déplacent alors énormément d'un pays à l'autre : Jean de Salisbury vient à Paris et à Chartres, Lanfranc de Milan enseigne à Paris, Villard de Honne-court se rend en Hongrie, etc. A noter que les lettrés se veulent intermédiaires entre leurs contemporains et la tradition gréco-latine, revue et corrigée, pour les textes grecs, par les arabes.
6. Le rapport entre tradition savante et culture "populaire" se complique encore si l'on s'avise que les auteurs ont de leur côté abondamment puisé dans les représentations communes de leur époque (cf. Pline, pour ne citer que lui). On voit en tous cas, à travers cette citation, que l'opposition savant/populaire ne recoupe pas la hiérarchie sociale mais la division de la société médiévale en lettrés et illettrés, c'est-à-dire en clercs et laïques.
7. "J'ai vu des corrosions très profondes produites sur le corps d'un paysan par cette herbe broyée et enveloppée dans une toile forte neuf fois pliée".
8. "Certaines femmes se font enlever avec un rasoir excellent toute la lame superficielle de la peau du visage".
9. Un exemple de procédé acquis dans ces conditions : "quelqu'un m'a dit qu'il faut commencer cette opération (l'épilation) quand la lune doit entrer dans quelque signe poilu. Les signes poilus du Zodiaque sont le taureau et les semblables ; les signes non-poilus sont le cancer et autres semblables".